

PRENUMERATA

w Paryżu i na prowincji:

KWARTALNIE... 4 fr.
 PÓŁROCZNIE... 7 fr.
 ROCZNIE... 12 fr.

Zagranicą:

PÓŁROCZNIE... 8 fr.
 ROCZNIE... 15 fr.

POLONIA

REVUE HEBDOMADAIRE POLONAISE

PARAISANT CHAQUE SAMEDI

ABONNEMENTS

Paris et Départements:

TROIS MOIS... 4 fr.
 SIX MOIS... 7 fr.
 UN AN... 12 fr.

Étranger:

SIX MOIS... 8 fr.
 UN AN... 15 fr.

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — 10, rue Notre-Dame-de-Lorette, 10, PARIS — RÉDACTION ET ADMINISTRATION

L'entrée en guerre de la Roumanie aux côtés de la Quadruple Entente sera certainement saluée par tous nos compatriotes avec la plus grande joie.

La Roumanie a toujours été une très bonne et très honnête voisine de la Pologne. Des liens historiques unirent maintes fois la nation polonaise à la Moldavie et à la Valachie. C'est donc une voix de plus, parmi les Alliés, acquise à notre cause.

Nous présentons nos vœux les plus sincères à la vaillante Nation Roumaine, en lui souhaitant ce que nous souhaitons pour notre patrie: le rassemblement de ses terres et la libération définitive de ses compatriotes opprimés.

AU CHAMP D'HONNEUR

Jean Kwiatkowski, volontaire polonais, matricule 16979, a été tué le 9 juillet 1916 à la bataille au nord de la Somme.

Eugène Łysniewski, lieutenant au 166^e d'infanterie, tué le 9 juin 1916, vient d'être cité à l'ordre de l'armée :

« De Łysniewski (Eugène-Gaëtan-Marie), lieutenant au 166^e régiment d'infanterie : jeune officier de valeur. A montré, dans toutes les circonstances de la campagne, de brillantes qualités. Au combat, ardent, calme, très belle attitude sous le feu. Dans la tranchée, actif, observateur attentif et passionné. A été tué, le 9 juin 1916, par une torpille allemande, alors qu'il s'efforçait de découvrir l'emplacement de l'engin qui lançait ces projectiles sur le front occupé par l'unité qu'il commandait. »

NOS BRAVES

Henri Konrad Wagner, fils d'un exilé polonais combattant de 1863 et de 1871, médecin auxiliaire, vient d'être cité à l'Ordre de la Division :

« Wagner Henri Konrad, médecin auxiliaire, s'est dépensé sans compter au cours de la préparation et de l'exécution de deux opérations délicates, assurant, sous le feu même de l'ennemi, le fonctionnement d'un service parfait; par les soins immédiats et l'évacuation des hommes mis hors de combat, a largement contribué à réduire au minimum les chiffres des pertes. »

M. Brzumiński, capitaine, décoré de la Croix de Guerre avec palme, a été promu chevalier de la Légion d'Honneur :

« Brzumiński, capitaine breveté de l'Etat-Major d'une armée, s'est fait apprécier au cours de la campagne par son activité et son dévouement. »

Stanislas Naturski, volontaire polonais, qui dès le début de la guerre est accouru d'Amérique, sergent au 12^e bataillon de chasseurs alpins, décoré de la Croix de Guerre avec palme, a été promu adjudant et cité pour la deuxième fois à l'Ordre de la Division :

« Ordre général n° 43. Est cité à l'Ordre de la Division Naturski Stanislas, sergent au 12^e bataillon chasseurs :

« Modèle de bravoure et de calme. A pris le commandement de sa section, son chef étant tombé, et l'a conduite avec autorité et entrain. A atteint les objectifs. »

LE RETOUR AU PAYS

Les Polonais, quelles que soient entre eux les divergences de conceptions sur la méthode à adopter pour la réalisation de leurs vœux nationaux, s'accordent à estimer que le bouleversement mondial actuel, de toute façon, doit avoir des effets considérables sur leur avenir. Jamais le rêve d'unité n'a volé plus près de la terre. L'égoïsme des puissances, les contrariétés d'intérêts, les fatalités d'histoire, s'ils empêchaient peut-être la reconstitution matérielle de la Pologne, n'empêcheront pas sa *reconstitution spirituelle*, d'ores et déjà réalisée. Jamais, depuis les partages, même au temps des révolutions, les fractions de la Pologne n'ont été traversées de courants plus puissants. Jamais, malgré la diversité des opinions, l'âme commune ne s'est mieux révélée et affirmée.

C'est à ce point de vue qu'il faut juger, pour en comprendre le sens, une idée qui est devenue très familière aux Polonais de Russie, du Royaume, de Galicie, de Posnanie et d'Amérique. Il s'agirait de sonner le ralliement des Polonais dispersés et d'en faire revenir au pays le plus grand nombre possible. Les dures conditions de l'existence en ont tant jetés par les chemins du monde! Les Polonais sont un peu les juifs errants de notre temps. On les rencontre partout, de l'Oural aux Andes, à Odessa, à Glasgow, à Rome, en Suisse, à Chicago, au Brésil... Faudra-t-il que peu à peu cette race s'en aille et que sa terre se vide? Faudra-t-il qu'elle abandonne les foyers des aïeux, qu'elle se dilue dans la masse humaine, qu'elle sombre peu à peu dans l'anonymat après avoir porté un grand nom? L'originalité polonaise, qui jusqu'ici a résisté à l'action des milieux divers, ne finira-t-elle pas par succomber? N'arrive-t-il pas assez souvent, par exemple, dès aujourd'hui, qu'un Polonais en Russie perde insensiblement de vue ses origines?

L'émigration a pris à la Pologne plus d'un cinquième de sa population. Pour un siècle seulement de servitude, cette déperdition est énorme. A ce train, la physionomie ethnique de la nation serait condamnée à un rapide effacement. Avant la guerre, de courageux patriotes et des écrivains réputés ont essayé de combattre ce désastreux courant d'émigration. Les choses étaient plus fortes que les hommes. Le résultat est resté maigre. Des fatalités politiques et économiques commandaient la situation.

Or, voici qu'aujourd'hui ces fatalités ont disparu. Le système européen s'est écroulé. Des forces nouvelles surgissent. Elles sont à la disposition des hommes et des volontés, qui auront à composer l'avenir. N'est-ce pas la première occasion qui s'offre de rallier les fils du pays, de rappeler ceux de Mazovie, de Posnanie et d'ailleurs, que la faim ou la persécution ont jetés aux quatre vents du monde? La Pologne ne

peut-elle pas profiter de l'épouvantable bagarre des peuples pour se ramasser sur elle-même? Si elle ne le fait pas, ne se trouverait-elle pas demain, après toutes les pertes qu'elle a subies, beaucoup plus faible qu'avant la guerre? N'est-ce pas pour elle une nécessité urgente de reconstituer ses énergies, au moment où un large avenir s'ouvre et les réclame?

Des hommes clairvoyants en ont la conviction, et ils se sont mis à l'œuvre. Il existe à Varsovie une *Commission de réémigration*, qui étudie méthodiquement la question. A sa tête, est l'avocat Papieski. Pour l'instant, elle groupe les matériaux, rassemble tous les documents concernant les émigrés de l'Amérique du Nord et de celle du Sud, de la Russie d'Europe et d'Asie, d'Allemagne, de France, etc. Pour chaque pays, elle établit un dossier particulier, contenant les noms des personnalités les plus marquantes et des auteurs qui ont écrit sur le sujet les études les plus importantes. Le dossier recueille tous les détails possibles sur les sociétés polonaises à l'étranger. Le tout compose déjà une véritable bibliothèque. La commission a distribué un questionnaire auquel les Polonais en vue sont priés de répondre, et qui est destiné à fournir des informations de tout ordre sur la vie polonaise à l'étranger.

Tous ces matériaux doivent servir de base pour l'action pratique ultérieure, quand il s'agira de récupérer sur la masse des Polonais émigrés les éléments qui pourront le mieux collaborer à la renaissance du pays.

Actuellement, un certain nombre de personnalités du monde industriel, commercial et financier travaillent à créer une société qui, par l'intermédiaire d'une banque de Varsovie, se mettrait en rapport avec une banque polonaise de Chicago, la maison Smolski, avec une banque russe et divers établissements financiers d'autres pays. Cette société aura pour objet de venir en aide à ceux qui seraient disposés à réémigrer, et de les mettre à l'abri des spéculateurs.

Quel sera le succès de cette action? L'avocat Papieski disait lui-même dernièrement à un collaborateur du *Przegląd Poranny* qu'il ne faut pas se faire trop d'illusions. Un reflux sérieux des émigrés ne peut être escompté que du jour où la situation en Pologne aura repris un cours normal et où les conditions d'existence seront acceptables pour des hommes habitués ailleurs à l'usage de certaines libertés. En tout cas l'œuvre entreprise facilitera considérablement le mouvement en question. Même si le résultat en devait être douteux, elle mérite d'être signalée comme un témoignage nouveau de ce qu'on pourrait appeler l'irrédentisme ethnique des Polonais.

TADEUSZ.

... Garantissons secours et fraternité à tout peuple qui voudrait reconquérir son indépendance...

(Décret de la Convention nationale, proposition L. LÉBAUX.)

MONTLUC

Un agent électoral modèle

PAR
ALEXANDRE SCHURR

IV

Il n'y avait pas de temps à perdre, et Montluc quitta Paris, le 17 août 1572, huit jours avant la Saint-Barthélemy. Sursademande on lui adjoignit, pour donner plus d'éclat à son ambassade, Scalliger, érudit, savant philologue; Ramus, le célèbre adversaire d'Aristote, mathématicien, physicien, philosophe; Malloe, conseiller à la Cour de Grenoble, renommé pour sa connaissance du latin, langue presque aussi utile en Pologne que le polonais, et le neveu de Montluc, Charles de Leberon, abbé de Saint-Ruth. Ses compagnons devaient le rejoindre à Strasbourg. Le doyen de Die, et deux gentilshommes polonais Barasocki et Dekonopacki, partirent de Paris avec lui.

On ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration pour ce vieillard de 70 ans qui s'en allait « en trois meschants cochés » avec 4.000 écus, vers un pays très éloigné qu'on ne pouvait atteindre qu'après des semaines d'un voyage fait par des chemins généralement très mauvais, peu sûrs, vers un pays dont il ne connaissait pas la langue et dont ce qu'il savait de plus certain c'est que, pour le moment, l'anarchie y régnait et que les habitants y mouraient de la peste. De nos jours, trouverait-on beaucoup de diplomates pour se charger d'une pareille besogne? Mais dans ce temps-là, le devoir était toujours clairement indiqué, servir le roi, c'était servir la France.

Les ennuis et les difficultés commencèrent dès le début du voyage. Arrivé à Saint-Dizier, il apprend les massacres de la Saint-Barthélemy. Lui aussi dut se dire, comme Talleyrand après l'exécution du duc d'Enghien : C'est pire qu'un crime, c'est une faute.

Voici ce que nous apprend Choisin dans ses mémoires adressés à la reine : « Je diray une particularité, encor qu'elle semblerait mal à propos, mais je ne la puis laisser, parce qu'elle servira d'exemple aux autres qui viendront après, c'est que ledit sieur évêque au lieu d'Espernay se trouva atteint d'une dissenterie, et n'ayant pu recouvrer médecin, ny de Rheims, ny de Chalons, il s'achemina vers ledit Chalons, et poursuivit ainsi son chemin jusques à Saint-Dizier, où le mal le contraignit de s'arrêter trois jours, et le quatriesme, ayant entendu la nouvelle de la Saint-Barthélemy, il reconnut que l'entrée de l'Allemagne lui seroit fort périlleuse, et pour ceste cause, contre l'avis des médecins, il print résolution ou de mourir ou de passer les pais du comte Palatin, plustost que ladicte nouvelle y fust tenue certaine. »

Le pauvre évêque malade se met en route dans la direction de Saint-Mihiel. Mais voilà qu'un nommé Macéré, gouverneur des enfants du duc de Guise, et le lieutenant du gouverneur de Verdun, nommé Manègre, font le projet de tuer Montluc. Macéré convoitait pour son frère l'évêché de Valence. Ils emmenèrent une partie de la garnison de Verdun et se dirigèrent sur Saint-Mihiel, disant partout qu'ils avaient l'ordre du roi de tuer Montluc. Macéré alla d'abord au-devant de l'évêque et lui dit qu'il se chargeait de le conduire à Spire s'il voulait se confier à lui, sinon sa mort était certaine. « Ledit sieur évêque montrant plus de souvenance de sa vertu et de sa constance que du péril qui lui était présent, lui répondit qu'il ne mettrait jamais sa vie entre les mains d'un si petit compagnon que lui. »

Le lendemain Manègre arriva à Saint-Mihiel, et Montluc quoiqu'il lui eût montré ses passeports, fut obligé de l'accompagner à Verdun. Le chemin longeait la Meuse, Manègre avait placé derrière une haie, 50 arquebusiers pour assaillir les voitures au passage. Lui-même suivait, mais sur la rive opposée, de façon à pouvoir un jour s'excuser de n'avoir pas porté secours à l'évêque contre les assassins. Heureusement Montluc aperçut de loin les soldats embusqués et déclara qu'il n'irait pas plus loin, s'ils ne sortaient de leur cachette; ce qu'ils firent et Montluc leur ayant parlé, ils le laissèrent passer. A Verdun, il fut mis sous bonne garde en attendant, disait-on, que le roi eût prononcé sur son sort; mais, étant parvenu à envoyer un messenger à Paris, il fut relâché et put continuer sa route. D'aucuns disent que le roi avait réellement voulu le faire

tuer, qu'il avait été une victime désignée pour la Saint-Barthélemy, mais qu'ensuite on s'était ravisé.

A Strasbourg, Montluc ne trouva aucun de ceux sur lesquels il avait compté pour l'aider dans sa mission; le Conseiller Malloe était malade, son neveu de Saint-Ruth ne vint pas; Scalliger, depuis la Saint-Barthélemy, s'était retiré à Genève et Ramus avait été massacré par la populace de Paris. Il rencontra Bazin, procureur du roi en la prévauté de Blois, et il l'emmena avec lui.

A Francfort, nouvel embarras. Les reîtres qui avaient combattu pour les huguenots, mais que le roi, au traité de Saint-Germain, s'était engagé à payer, vinrent mettre arrêt sur les chevaux et bagages de Montluc, réclamant ce qui leur était dû. Ils prétendaient que le roi avait engagé tous les biens de ses sujets en garantie de sa dette. Après quelques protestations de la part de l'évêque, il finit par leur dire : « que s'il y avait marchand qui, sur sa parole, voulait leur faire quelque paiement, volontiers il s'en obligerait ». Les marchands de Francfort n'étaient pas plus naïfs alors qu'ils ne le sont maintenant, et aucun ne voulut accepter le bon billet de l'évêque. Les colonels de reîtres devenaient menaçants, si bien que Montluc porta plainte au Sénat de la Ville qui lui donna gain de cause. Deux des principaux vinrent même lui faire des excuses, l'avertissant pourtant qu'une fois sorti de la ville, il avait tout à craindre des reîtres. Montluc aurait pu demander une escorte au landgrave de Hesse, mais il aurait été forcé de dire le but de son voyage, ce qu'il ne voulait pas. Il se décida à entrer en pourparlers avec un colonel nommé Karkow. Celui-ci demanda d'abord 400.000 écus, puis 2.000, puis finit par accepter 300 et s'engagea à le conduire sain et sauf à Leipzig « les autres colonels craignant que, faisant déplaisir au dit sieur évêque, ils en seraient repris et désavoués par le Comte de Mansfeld, leur chef, condescendirent à l'accord fait par le dit Karkow, excepté qu'ils ne savaient rien des dits trois cents écus ». Et Montluc se commit à la garde de ce pécule.

Il arriva à Leipzig le 6 octobre, il y apprit que l'élection devait avoir lieu le 12 et que la peste ravageait la Pologne.

Pour y parvenir, deux chemins s'ouvraient devant lui, l'un par la Saxe, mais où il ne pouvait s'engager sans avoir au préalable demandé un passeport à l'empereur, ce qui lui aurait pris beaucoup de temps; et l'autre par le Brandebourg où il risquait de tomber sur d'autres reîtres, qui occupaient les loisirs de la paix en pillant et détournant les voyageurs, il préféra affronter ce danger et, vers le 15 octobre, arriva à Miedzyrzec en Pologne.

V

La Pologne était alors un pays près de deux fois grand comme la France, elle s'étendait sur la Baltique de l'Esthonie à la Poméranie. A l'Ouest, elle touchait au Brandebourg, à la Silésie, à la Hongrie, à la Transylvanie; à partir de là sa frontière suivait la chaîne des Carpathes et le Dniester jusqu'à la mer Noire, dont elle possédait la côte jusqu'au Dniéper. A l'Est, elle faisait frontière avec le grand-duché de Moscovie. L'Ukraine, la partie de la Russie qui forme maintenant les gouvernements de Minsk, Vitebsk et la Livonie appartenaient à la Pologne. Pays plat, au sol généralement très fertile, surtout dans la partie orientale. Comme la population n'y était pas très dense, de grands espaces étaient couverts de forêts. La vente des céréales et du bois, par la Vistule, au port de Dantzig, était le principal objet d'exportation. Le commerce et l'industrie, presque nuls, étaient aux mains de Juifs et d'Allemands.

Les Lechites et les Sarmates, deux branches de la grande famille Slave, habitaient la Pologne proprement dite; en Samogitie et en Lithuanie, étaient les Lettons, race dont l'ethnographie est obscure, ils semblent être les derniers venus dans la grande immigration indo-européenne; ils parlaient, et parlaient encore, dans certains villages, une langue qui est le sanscrit presque pur. Mais comme la Lithuanie était unie à la Pologne depuis près de deux cents ans, ces deux peuples formaient un tout assez homogène.

Il n'y avait que deux classes, les paysans et les nobles. Ces nobles, *Szlachta* portaient les armes et remplissaient toutes les fonctions de gouvernement; ils étaient en principe tous égaux entre eux, aussi a-t-on pu dire que la Pologne vivait sous un régime non féodal, mais allodial. Le roi était seul seigneur du royaume et nul vassal n'avait d'autre suzerain que lui. Ils étaient tous égaux en principe, mais

en fait, les nobles pauvres étaient dans la domesticité des riches; d'autre part, la noblesse était très facile à acquiescer. Souvent le roi anoblissait d'un seul trait de plume des villages entiers, quand les habitants avaient vaillamment résisté à une incursion du dehors, quelquefois quand ils élevaient de beaux chevaux, quelquefois par simple caprice. On voit encore en Pologne des villages très misérables où tous les habitants sont nobles. Ils ne se distinguent en rien des paysans, si ce n'est qu'ils sont plus paresseux et partant plus pauvres.

Après les empiètements successifs de la noblesse sur le pouvoir royal, voici quelle était, au xvi^e siècle, la constitution de la Pologne.

Le roi gouvernait avec le Sénat et la Diète. Le Sénat se composait de tous les hauts fonctionnaires du royaume, parmi lesquels les évêques tenaient le premier rang; tous étaient nommés par le roi.

La Diète était composée de nonces élus par la noblesse à raison de deux par Palatinat.

Le roi, sans l'assentiment de ces deux assemblées, ne pouvait ni déclarer la guerre, ni conclure la paix, ni aliéner les domaines de la couronne, ni lever d'impôts. Le pouvoir royal, nul en théorie, avait pourtant dans la pratique une influence prépondérante. Le roi nommait à toutes les dignités, à toutes les charges; en outre, les apanages royaux qui occupaient presque le quart de l'étendue du pays formaient vingt mille fiefs ou *starosties* dont il pouvait disposer à son gré. Ses revenus étaient considérables.

Les grands dignitaires étaient d'abord les évêques: ceux de Gniezen et de Cracovie portaient le titre de prince Primat. Le grand maréchal et le maréchal de la Cour, qui remplissaient les fonctions de grand-maitre de la Cour. Celui-ci avait en outre le droit de juridiction, pouvant prononcer même la peine de mort, dans un rayon d'une lieue autour de l'endroit où se trouvait le roi; et, si le roi était mort, de l'endroit où se trouvait le corps. Les deux maréchaux convoquaient le Sénat et la Diète.

Le Chancelier et le vice-Chancelier qui avaient la garde du sceau royal, portaient la parole au nom du roi, négociaient avec les ambassades et faisaient promulguer les lois.

Toutes ces charges étaient doubles, c'est-à-dire qu'il y avait un titulaire pour la Pologne et un pour la Lithuanie.

La Pologne était partagée en trente-deux Palatinats, qui tous avaient une certaine autonomie; c'est cette décentralisation qui permettait à la Pologne de traverser sans trop de difficultés les crises des interrègnes.

Chaque Palatinat avait son Voïevode ou Palatin, c'est-à-dire chef de guerre qui convoquait les diètes de province, présidait les tribunaux, réglait le prix des denrées. En temps de guerre il commandait le contingent du Palatinat, ayant comme lieutenant le Castellain dont les fonctions étaient purement militaires. Au-dessous d'eux étaient les fonctionnaires judiciaires et administratifs; de plus, dans chaque Palatinat, on avait créé les titres purement honorifiques de toutes les charges de la Cour, tels que chambellans, écuyers, échantons, écuyers-tranchants; tout cela dans l'éventualité où le roi viendrait à y passer. Dans la noblesse polonaise, comme dans toute société où l'égalité est déclarée en principe, chacun cherchait à se distinguer du voisin. Il est bien difficile de définir le gouvernement de la Pologne. Ce n'était ni une oligarchie, ni une démocratie, ni une république, ni une véritable royauté. Quoi qu'il en soit, c'est la gloire de la Pologne d'avoir la première établi, comme base de ses institutions, la participation de la nation au gouvernement, la tolérance religieuse, le respect de la liberté individuelle: un des principes de la législation polonaise était: *Neminem captivabimus nisi jure victum*; principe qui fut inscrit dans les lois deux cents ans avant l'*habeas corpus* en Angleterre. La religion réformée y fut prêchée un an après que Luther eut lancé ses 95 propositions sur la question des indulgences. Elle fit de rapides progrès surtout parmi la grande noblesse, et malgré l'opposition de l'Etat, elle ne fut jamais persécutée; la diète de 1556 reconnut à tout noble le droit de célébrer chez lui les cérémonies de son culte.

Tous ces nobles dont beaucoup, ainsi que je l'ai dit, n'étaient supérieurs aux paysans ni par la culture, ni par la fortune, avaient bien les qualités qui font le gentilhomme. Très braves — dans toutes guerres de ce siècle des Polonais ont combattu pour nous et se sont toujours fait remarquer par leur vaillance — généreux jusqu'à la prodigalité et ayant à un très haut degré le respect de la femme. Dans toutes les branches

de l'activité humaine on rencontre des noms polonais parmi les plus illustres : il suffirait de rappeler ceux de Kopernik et Mickiewicz. D'autre part, ils sont vaniteux, inconstants et paresseux. L'égalité démocratique a développé dans la classe moyenne un certain manque de politesse et l'envie. Leur plus grande qualité a toujours été l'amour de la Patrie. L'habileté de Montluc a pu les tromper, il ne les aurait jamais achetés.

Au XVI^e siècle, les plus riches ne le cédaient en rien comme instruction à la noblesse française. Cracovie avait une Université depuis le XV^e siècle. Un grand nombre de jeunes gens allaient faire leurs études aux Universités d'Italie, de France ou d'Allemagne. Dans aucun pays la langue latine n'était aussi répandue qu'en Pologne ; en usage non seulement comme langue officielle, mais aussi comme langue littéraire. Le poète Kochanowski a laissé plusieurs volumes de très belles poésies latines ; dans la conversation, les gens de qualité parlaient un jargon mêlé de latin et de polonais à proportions presque égales.

Après la mort de Sigismond Auguste, le dernier de cette dynastie des Jagellons qui avaient régné en Pologne pendant cent quatre-vingt-neuf ans, le trône devint électif. Il avait été héréditaire sous les Piasts. Sous les Jagellons, le droit héréditaire avait été subordonné à l'assentiment de la noblesse ; après l'extinction de ces deux dynasties, les nobles purent élire leurs rois parmi tous les candidats qui se présentaient, sans aucune restriction.

A la mort du roi, les sénateurs et les nobles s'assemblèrent dans chaque Palatinat pour pourvoir à l'ordre intérieur et à la sécurité extérieure du pays.

La première assemblée générale devait se tenir à Kolo, le 15 octobre, dans le Palatinat de Kalisz.

(A suivre.)

Une Polonaise

Non loin de la ville du Mans, sur les bords du Tripoulain, en plein village de Bonnetable s'élève le château du même nom. Il dresse sa façade majestueuse et massive aux quatre tours puissantes derrière un mur, orné de tourelles, qui le sépare de la principale rue du village, tandis que de l'autre côté il s'ouvre largement sur une cour d'honneur continuée par un vaste parc où de nombreux massifs de fleurs jettent çà et là une note gaie et riante sur la monotonie verdoyante des pelouses que trouent, de leurs longs rubans jaunes, les larges allées de promenade. Des cygnes blancs et dédaigneux glissent lentement des étangs à l'eau limpide et claire. Tout respire la paix et la sérénité, mais voici des promeneurs : ce sont des hommes revêtus d'uniformes et enveloppés de bandages. L'image de la guerre apparaît ? C'est que ce lieu enchanteur, qui évoque tous les plaisirs et toutes les joies, est devenu l'asile de la misère et de la souffrance. Bonnetable a une châtelaine et cette châtelaine réunit en elle toutes les qualités de deux très belles races. Française par son mariage avec le duc de Doudeauville elle est polonaise par sa naissance et polonaise des plus pures, fille de ces Radziwilt qui ont rempli toute l'histoire de Pologne de leurs hauts faits et de leur faste. Non contente de donner à la patrie son mari et son fils aîné, engagé volontaire à 17 ans, qui combattent en ce moment, en compagnie de son frère le prince Radziwilt sous les murs d'une ville forte célèbre par sa résistance aux Boches, elle s'est imposé la tâche souvent difficile et même pénible de soulager du mieux possible les blessures de ceux qui défendent la France.

Et rien n'a été négligé pour cela. A ces pauvres victimes de la guerre, madame de Doudeauville a livré ses plus beaux appartements. Le grand salon d'honneur aux riches tapisseries bien connues des amateurs, la grande salle à manger, la salle des gardes ont été transformés par la vertu de la baguette de cette fée bienfaisante en salles d'hôpital. Les chambres d'amis sont aujourd'hui des chambres d'officiers blessés.

Loin de faire comme tant d'autres qui ne laissent aux blessés que leurs communs ou créaient des pavillons spéciaux, la duchesse de Doudeauville leur a donné ce qu'elle avait de mieux. Bien plus, elle a créé à grands frais une salle d'opérations, dotée de tous les aménagements les plus modernes, avec sa salle de stérilisation et de radiographie. Un chirurgien a été attaché à l'hôpital et la propre automobile de la duchesse a été mise à sa disposition.

Tout a été réuni pour assurer la prompte guérison des hôtes de cet hôpital mais à Bonnetable on n'est pas seulement soigné, on est aussi choyé, dorloté. La grande dame qui veille aux destinées de l'hôpital, grande par le nom mais aussi et surtout par le cœur, ne croirait pas avoir assez fait si elle se contentait d'ouvrir sa bourse et de permettre d'y puiser largement. Ce n'est pas seulement son argent qu'elle offre à la patrie, c'est tout son cœur et en vraie descendante de la reine Barbe, elle passe tout son temps auprès de ses chers blessés. Encore toute cette année elle restera cloîtrée dans sa terre de Bonnetable. Nulle fête mondaine ne procurerait à celle qui en fut pourtant la reine avant la guerre, le plaisir des émotions très douces qu'elle y a ressenties et elle remplit son rôle de consolatrice avec toute l'ardeur d'un sacerdoce.

W. M.

Une séance polonaise à Saint-Cast (Côtes-du-Nord)

Le dimanche 20 août 1916

Profitant de notre séjour estival à la jolie plage de Saint-Cast, qui trace son beau cercle de sable d'or sur la côte bretonne, nous avons eu la joie de pouvoir y organiser une séance polonaise ; ou mieux « improviser » car la chose a été conduite en moins de huit jours : c'est dire qu'avec l'accueil chaleureux qu'a rencontré notre proposition de conférence sur la Pologne, aucune aide ne nous a manqué.

Ce fut l'aide de la municipalité qui a mis spontanément à notre disposition les vastes classes de son Ecole des filles ; ce fut l'aide de la paroisse dont le recteur fut le zélé propagateur de notre idée polonaise ; ce fut l'aide des habitants de Saint-Cast qui s'ingénierent avec la plus grande prévenance à prendre leur part de la besogne matérielle et avec des moyens de fortune répondirent à tous nos desirs. Ce fut la charmante collaboration des baigneurs ; ce fut le gracieux concours de généreuses artistes qui mirent, avec la plus parfaite bonne grâce, leur grand talent au service de la cause polonaise. Ce fut aussi une nature infiniment accueillante sous un beau ciel ensoleillé.

M. Adolphe Ducruet, professeur honoraire de l'Université de Paris, avait bien voulu accepter, avec le plus aimable empressement, la présidence de cette petite réunion et il déploya dans sa préparation un zèle qui a fort contribué à son succès. Le conférencier était notre infatigable champion de la cause polonaise, M. G. Bienaimé que l'on trouve toujours présent quand il s'agit de dire à la France « La Pologne vit toujours ». Il a posé la question polonaise d'une façon magistrale, dans le passé et dans le présent, et avec sa générosité de Français et son sens très net des possibilités, il a fait entrevoir ce qu'elle devait être dans l'avenir, liée à la sauvegarde de la paix européenne. Il fut écouté avec un intérêt soutenu qui ne se démentit pas un seul instant.

Notre partie artistique a été des plus réussies et ce fut une belle surprise pour l'auditoire charmé de trouver réuni sur cette plage bretonne un choix de talents aussi distingués : M^{lle} Magdeleine Laneffer, 1^{er} prix du Conservatoire de Paris, qui exécuta avec une force et un sentiment remarquables une valse et la grande polonaise de Cho-

pin, puis M^{me} Lenicque qui chanta de sa voix pure et fine un air de « Lakmé ». M^{me} Leduc de sa belle voix largement timbrée détailla une mélodie de Bemberg et la Croix Rouge du même auteur. Nous eûmes la bonne fortune de trouver en M^{me} Philippe une exquise diseuse qui lut, avec un intense sentiment, un poème de la dernière œuvre d'Henri Bataille et la charmante poésie de Charles Richet : « Polonia Rediviva »... Enfin M^{me} Herbelin de Clesles, des Concerts Colonne, fut chaleureusement applaudie dans la « Fille du Régiment » et « la Lettre de Jean Pierre » ; elle enthousiasma l'auditoire quand elle lança de sa voix ample et vibrante les fières strophes de l'Hymne polonais « Jeszcze Polska nie zginęła... » et, drapée dans les Trois-Couleurs, termina le concert par notre immortelle « Marseillaise ».

M^{me} Bourguoin et M^{lle} Lenicque avaient bien voulu se charger d'accompagner nos chanteuses.

Cette belle séance s'est terminée par une quête au profit de l'œuvre des « Volontaires polonais au service de la France » qui a rapporté la somme de 205 fr. 70.

Un public nombreux et choisi faisait une belle et frémissante assistance. Public de nos campagnes bretonnes qui a retrouvé dans le patrimoine moral de la race polonaise quelques-unes de ses plus profondes qualités, public très divers que le hasard d'une villégiature convia à une manifestation de sympathie polonaise, et aux premiers rangs desquels nous eûmes l'émotion de voir se presser de glorieux blessés français et belges.

Souhaitons que de semblables manifestations se répètent à travers notre pays : c'est l'hommage que la France rend aux longues souffrances des Polonais ; c'est pour eux le meilleur gage d'espérance dans l'avenir : la reconnaissance de leur droit à la vie libre par un grand peuple libre.

MAGDELEINE NOIR DE KORAB.

Si l'Europe s'est si vivement émue, si elle s'est sentie prise d'une telle sympathie pour ces insurgés [de 1863], fils du désespoir, pensez-vous que ce soit en l'honneur des traités de 1815 et pour assurer à la Pologne le bénéfice des liens dans lesquels on a cherché à l'étouffer ? On ne s'émeut pas pour si peu. Ce qui remue la conscience publique, ce qui excite cet intérêt ardent, c'est un peuple qui renaît, c'est une cause qui tient à toutes nos fibres, qui est la cause de l'humanité, de la civilisation, du droit moderne, de l'honneur, de la liberté, et que l'Europe ne peut plus abandonner sans se trahir elle-même.

CHARLES DE MAZADE, (La Pologne contemporaine, Paris, Lévy, 1863, p. XI.)

BULLETIN

— L'inauguration du Conseil Municipal de Varsovie.

L'inauguration du Conseil Municipal de Varsovie a pris, au grand ahurissement des Allemands, la tournure d'une manifestation des plus polonaises et complètement étrangère à tout esprit de reconnaissance envers les soi-disant « bienfaiteurs ». Les discours prononcés à l'ouverture de la première séance ont été marqués d'un grand patriotisme, dédaignant le voisinage des pouvoirs envahisseurs. Le président de la ville, le Prince Lubomirski, a fait un chaleureux appel aux sentiments civiques des Varsoviens, dans lequel il les exhorte à réunir leurs forces, à travailler avec calme et endurance, à veiller aux postes de la défense de l'intérêt national du pays et enfin à atteindre le but suprême : la libération de la Pologne.

— Rectification.

Le Journal des Débats du 29 août, en parlant des aspirations roumaines en Bukovine et en Transylvanie, s'exprime textuellement : « Les Roumains du Banat et de la Transylvanie résistèrent continuellement à la magyarisation, ceux de la Bukovine à la polonisation et à la ruthénisation. »

Nous considérons de notre devoir d'attirer l'attention du vénérable quotidien sur le fait que la polonisation de la Bukovine n'a jamais existé.

La Bukovine est une province autrichienne gouvernée par une diète. La population polonaise dans la Bukovine forme à peine 3 3/4 0/0 contre 21 0/0 d'Allemands et 40 0/0 de Ruthènes. Les Roumains, selon la statistique autrichienne, sont de 32 0/0. Il faut attribuer cette soi-disant minorité à l'émigration en Roumanie de la population roumaine persécutée sous la domination austro-hongroise.

La Bukovine a toujours été considérée par les Polonais comme une terre essentiellement roumaine. La capitale de la Bukovine, Czernowitz, a été exposée à une très forte germanisation. Quant aux Ruthènes, paisibles paysans et ouvriers agricoles, ils ne méritent pas non plus d'être accusés de tendances agressives.

La Bukovine est roumaine et devrait être roumaine.

— Une distinction.

Le leader polonais, M. Roman Dmowski, vient de recevoir de l'Université de Cambridge le titre de docteur honoraire. Les motifs qui ont déterminé l'Université de Cambridge à décerner au patriote polonais cette haute distinction sont particulièrement honorables et flatteurs.

Le brevet d'honorariat qualifie, en effet, M. Roman Dmowski de : *vir patriæ suæ devotissimus, qui Poloniæ spes nequamquam neglexit... cujus præsertim exemplo commotæ Poloniæ pars maxima societati illi magnæ fidelissima est.* C'est un double titre d'honneur pour M. Dmowski d'être ainsi célébré pour son amour de la patrie et pour sa fidélité à l'alliance des peuples civilisés.

— Insigne polonais.

Nous venons de faire exécuter un insigne polonais en émail représentant, en écusson, l'aigle blanc de Pologne, surmontée d'une couronne d'or et ornée d'un ruban d'émail rouge sur lequel l'inscription : « Vive la Pologne » est gravée en lettres d'or. Le tout forme une très jolie broche que porteront avec plaisir toutes les Polonaises, ainsi que tous les Polonais, heureux de pouvoir manifester leur fierté d'appartenir à la grande famille polonaise. Prix : 2 fr. 50 franco.

... L'Europe n'est point un assemblage fortuit, une simple juxtaposition de peuples, c'est un grand instrument harmonique, une lyre, dont chaque nationalité est une corde et représente un ton. Il n'y a rien là d'arbitraire; chacune est nécessaire en elle-même, nécessaire par rapport aux autres. En ôter une seule, c'est altérer tout l'ensemble, rendre impossible, dissonante ou muette, cette gamme des nations.

JULES MICHELET. (*Légendes démocratiques du Nord*, p. 13, éd. 1854.)

REVUE DE LA PRESSE

Paris-Midi du 18 août (Marius Leblond) :

« Les Polonais — et voici ce qu'il faut leur dire très simplement — ne se doutent pas de la profondeur et de l'ampleur des sentiments qui couvent chez nous pour eux ! Un historien réaliste, celui-là même qui à la *Revue des Deux Mondes* a étudié l'Allemagne et la Pologne avec une précision scientifique si prudente, Henri Moysset, m'a frappé en me disant comment, même avant cette Guerre, jusqu'au fond du Cantal, de vieux paysans gardent encore à la Pologne un souvenir grandiose et poignant. Les conférences sur ce pays dans les Universités Populaires de nos faubourgs ont peu de peine à saisir et faire vibrer l'attention. De même que c'est l'Italie de Mazzini qui ressuscite en brisant le tombeau des trois pierres où l'avait enclousé l'utilitarisme de Crispi, l'esprit de 48, avec son souffle épique de fraternité, veille au cœur de notre classe ouvrière et dans mille foyers patriarcaux de la campagne. Pour que, réveillé, il se déploie avec force, un appel sobre et ferme à la justice, prononcé à l'heure juste, suffira. Jusque-là les amis de la Pologne n'ont qu'une tâche à remplir : partout dire avec sobriété, dignité, énergie, les progrès sans cesse accomplis depuis cent ans sous l'horreur des persécutions par cette nation aussi laborieuse qu'héroïque : les vertus constantes de son caractère qui n'est nullement anarchiste, et sa solidarité incomparable à travers les plus déchirantes épreuves ; sa valeur au travail quotidien et régulier, et l'application même de sa noblesse villageoise aux méthodes scientifiques ; son positivisme chevaleresque ; la richesse mais aussi la charité partout répandue de sa culture si polie et si élevée ; la sagesse tant éprouvée de ses leaders politiques et la générosité de sa littérature contemporaine qui est une des deux ou trois plus fécondes et belles de l'Europe.

« La Pologne peut, avec confiance en soi, ne pas s'énervier à craindre ni à demander : la simple mais nette connaissance de ce qu'elle vaut imposera que tous réclament pour elle tout ce à quoi elle a droit. »

Dans le *Journal de Genève* du 23 et du 26 août, deux très intéressants articles consacrés à la cause polonaise, notamment au projet d'autonomie dont les monarchies centrales veulent doter la Pologne et aux péripéties que subit en Russie le projet de confirmer le manifeste du grand-duc Nicolas par un acte gouvernemental :

« L'indépendance qu'institue l'Allemagne est purement illusoire. Son but est surtout de recruter sans retard les six cent mille hommes aptes à porter les armes qui restent dans la Pologne russe. Si par hasard le peuple et son futur roi allemand s'avisent de s'émanciper, on se réserve de supprimer leurs maigres franchises. Cela est évident.

« Mais la Pologne a tant souffert qu'elle se raccroche à tout espoir qui passe. On crée une armée, une magistrature, une administration polonaises. Croit-on que ces institutions seront sans attrait pour les classes dirigeantes du Royaume et ne faciliteront pas leur ralliement ? Il se trouvera beaucoup de naïfs pour se laisser prendre à l'appât, si grossier qu'il paraisse à tous ceux qui savent comment la Prusse traite ses sujets de Posnanie et n'ignorent pas que ses plus grands hommes d'Etat ont toujours considéré une résurrection de l'Etat supprimé à la fin du XVIII^e siècle comme le plus grand danger que puissent courir les Hohenzollern. La création du royaume allemand de Pologne aurait pour résultat inmanquable de ramener à la cause des empires du centre une partie de la nation et de fournir un appoint important à leurs forces.

« C'est sans doute pour cela que les Polonais russes viennent de tenter à Pétersbourg une démarche nouvelle et instante dont nous avons pu donner hier une analyse étendue. Ils ne mettent pas en doute que les promesses faites ne soient tenues après la guerre. Mais il importe qu'on n'attende pas si longtemps. Il faut que les Polonais aient la certitude qu'ils seront tous réunis si la Quadruple Entente triomphe, et aussi qu'ils seront plus libres et mieux en mesure de développer leur vie nationale pour le cas où les armées russes rentreraient chez eux que si les Austro-Allemands restaient maîtres de leur territoire. Les députés à la Douma, les membres du Conseil de l'empire, le comité national réclament avec insistance des précisions aujourd'hui indispensables. Une lutte d'influences acharnée quoique souterraine, se livre à ce sujet à Pétersbourg. Si les réactionnaires triomphent des bonnes intentions du tsar et des partis constitutionnels et libéraux, ce sera à la fois un désastre pour la Pologne et un échec sensible pour la Quadruple Entente. »

Le Temps du 25 août (éditorial) :

« Une reconstitution à l'allemande de la Pologne la laisserait démembrée et sous le joug, et les dérisoires libertés qui seraient octroyées au futur Etat seraient exactement celles de l'Alsace-Lorraine. On sait ce que valent les Constitutions que donne Berlin. On sait aussi ce qu'elles coûtent.

Ce mot menteur d'autonomie, c'est l'aumône que fait l'empire à l'amour-propre de son « brillant second ». En évitant l'annexion brutale des provinces polonaises occupées en commun, Berlin évite le partage, ce qui est la réalité, et sauve l'apparence. Il sauve la face à ce malheureux gouvernement, à ce bureaucratisme de Vienne, à ce mandarinat décrépit de l'Occident. Et le vrai, le seul empire germanique compte bien ne rien y perdre, puisqu'il se prépare à régénérer la vieille monarchie, comme une autre Turquie, par les méthodes du réalisme prussien et son cadre de fonctionnaires. La réalité de la domination vaut bien le sacrifice d'une étiquette.

Et les Polonais eux-mêmes, que pensent-ils ? En douter serait faire injure à leur immuable fidélité à eux-mêmes, ainsi qu'à leur sens politique tenu en éveil depuis des générations, par les plus émouvantes épreuves et la plus belle lutte de l'Histoire. La Pologne veut être une, ou n'être pas. Chaque mot d'un de ses porte-parole autorisés, chaque soupir et jusqu'à son silence dit la devise de ceux qui veulent vivre et le méritent : « Quand même » et « Je maintiendrai ». Ce n'est pas le faux brillant de quelques formules, fussent-elles consignées sur un papier allemand, qui suffira à les éblouir. Ils savent ce que vaut à Berlin le papier des traités. Naguère les deux empires alliés avaient essayé d'exploiter à leur bénéfice le régime politique plus favorable que le gouvernement de Vienne accordait à ses sujets de Galicie. L'ancien ministre Bilinski avait essayé, il y a quelques mois, de décider une assemblée polonaise réunie à Cracovie à faire acte d'hommage à l'empereur François-Joseph « au nom de la nation polonaise tout entière ». Cette manœuvre reçut tout de suite une réponse non équivoque. Les représentants des six grands partis nationaux du royaume de Pologne publièrent à Varsovie une déclaration commune marquant nettement qu'ils ne se solidarisaient nullement avec le groupe austrophile galicien que l'ancien ministre mettait en avant. Et combien moins encore avec les tyrans prussiens du grand-duché de Posen ! La nation qui a la victoire de Tannenberg dans ses annales n'a que défiance irréconciliable pour les présents offerts par les descendants des chevaliers teutoniques, qui restent l'éternel ennemi. »

« Les singulières affinités de caractère qui ont toujours relié par de mystérieuses attaches la Pologne à la France ne se montrent nulle part mieux que par la vogue de Molière dans ce pays. Elle y fut extraordinaire, et la meilleure preuve qu'on en puisse donner, c'est que, dans l'espace d'un siècle, il y eut sept traducteurs. M. Lagrelle en donne les noms et il ajoute que peut-être sa liste n'est pas complète. »

FRANÇOIS SARGEY.

Quarante ans de Théâtre. Molière et la Comédie Classique (p. 8 et 9, Bibliothèque des Annales).

LA POLOGNE dans la poésie et dans la chanson françaises

DELAUVIGNE (CASIMIR)

(1790-1863)

Dies Iræ de Kosciuszko (1)

Le partage de la Pologne est une iniquité que ne peut durer ; j'irai à la tête des Français, forcer les Russes à restituer la Pologne.

(NAPOLÉON BONAPARTE, au camp de Legnano, 1796.)

Avec l'aide du Tout-Puissant j'espère réaliser la régénération de la brave et respectable nation polonaise. J'en ai pris l'engagement solennel.

(L'EMPEREUR ALEXANDRE, *Lettre à Kosciuszko*, 1814.)

Je ferai foudroyer la ville, je détruirai Varsovie, et, certes, ce ne sera pas moi qui la rebâtirai.

(LE TSAR NICOLAS, à la députation de Varsovie, 1833.)

Jour de colère, jour de larmes,
Où le sort, qui trahit nos armes,
Arrêta son vol glorieux !

A tes côtés, ombre chérie,
Elle tomba, notre patrie,
Et ta main lui ferma les yeux.

Tu vis de ses membres livides
Les rois, comme des loups avides,
S'arracher les lambeaux épars.

Le fer dégouttant de carnage,
Pour en grossir leur héritage
De son cadavre fit trois parts.

La Pologne ainsi partagée,
Quel bras humain l'aurait vengée ?
Dieu seul pouvait la secourir :

Toi-même, tu la crus sans vie ;
Mais son cœur, c'était Varsovie :
Le feu sacré n'y put mourir.

Que ta grande ombre se révèle,
Secoue, en reprenant ton glaive
Le sommeil de l'éternité.

J'entends le signal des batailles,
Et le chant de tes funérailles
Est un hymne de liberté.

Tombez, tombez, voiles funèbres ;
La Pologne sort des ténèbres,
Féconde en nouveaux défenseurs.

Par la liberté ranimée,
De sa chaîne elle s'est armée
Pour en frapper ses oppresseurs.

Cette main, qu'elle te présente,
Sera bientôt libre et sanglante :
Tends-lui la main du haut des cieux

Descends pour venger ses injures,
Ou pour entourer ses blessures
De ton lincol victorieux.

Si cette France, qu'elle appelle,
Trop loin ne peut vaincre avec elle,
Que Dieu du moins soit son appui :

Trop haut, si Dieu ne peut l'entendre,
Eh bien ! mourons pour la défendre,
Et nous irons nous plaindre à lui !

(1) Cet hymne fut composé sur la prose *Dies iræ*, pour le service funèbre célébré à Paris le 23 février 1831, en l'honneur de Kosciuszko.

ZIEMIE POLSKIE

Tydzień ubiegły znów przeszedł we względnej ciszy na froncie, na Ziemiach polskich. Cisza ta, jak stwierdzają przecież zasze wypadki, wynika, po stronie rosyjskiej, z gwałtownych przygotowań do nowej, niespodziewanej akcji. Wojna wstępuje w okres szybkiego zbliżania się do kresu.

— Sekwestr zbiorów w Polsce.

Najlepszą odpowiedzią, na rozmaite kłamstwa niemieckie o rzekomej ich opiece i dążeniu jedynie do zabezpieczenia ludności Królestwa Polskiego przed głodem, jest ogłoszony w «Gazecie Urzędowej» rozkaz prezydenta policji, von Glasenappa. Rozkaz ten zagarnia wszystkie zbiory rolne i oddaje w ręce pruskie. Oto oryginalny rozkaz:

Na mocy rozporządzenia pana generał-gubernatora z dnia 21-go czerwca 1916 r.

1) Podlegają sekwestrowi z pośród zbiorów z roku 1916: żyto, pszenica, jęczmień, owies, mieszanina i płody strączkowe (groch żółty, fasola biała, wyka, soczewica).

2) Wszelkie transakcje, dotyczące tychże produktów rolnych, zakup i sprzedaż, wywóz, oraz przeróbka są wzbronione.

Wszelkie zawarte co do tego umowy kupna, sprzedaży zostają unieważnione bez odszkodowania dla kupujących i sprzedających. Poczynione ewentualnie zadatki należy zwrócić.

3) Wytwórcy pozostawionem będzie zboże w ilości potrzebnej do zasiewu, oraz zboże do wypieku chleba służące do wyżywienia jego, członków jego rodziny, służby i osób korzystających z ordynarii.

4) Używanie zboża chlebowego na paszę dla bydła jest wzbronione.

5) Bliższe zarządzenia co do ilości zboża, mającego być pozostawionem rolnikom, co do zakupu i dostawy, rozdziału i cen ogłoszone zostaną wkrótce.

Wykroczenia przeciwko przepisom rozporządzenia o sekwestrze karane będą grzywną do 20.000 marek lub pozbawieniem wolności do 6 miesięcy.

Prócz tego skonfiskuje się bez odszkodowania produkty rolne, puszczone w obieg wbrew przepisom co do użycia ich.

To samo dotyczy zapasów, które nie były podane przy sporządzaniu ich spisu.

— Wiadomości z Grodna.

Ludności w Grodnie pozostało 25.000. Ludność rosyjska wyjechała prawie zupełnie. Po ewakuacji władz rosyjskich, utworzył się zaraz Komitet obywatelski. Okolica i miasto są ogołocone z żywności. Miasto uległo częściowemu zniszczeniu. Opuszczonymi majątkami zajmuje się zarząd cywilny. Miasto zapłaciło 125 tys. marek kontrybucji. Handel i przemysł w zastoju. Sądy funkcjonują niemieckie. Żydzi pierwsi założyli szkoły elementarne niemieckie, żargon bowiem nie jest tolerowany. Postanowiono założyć polskie gimnazjum (początkowo dwie klasy), 6 szkół elementarnych, ochronę przy kościele. Władze nie mieszają się do szkół, żądają tylko wykładów języka niemieckiego w gimnazjum. Istnieje tania kuchnia dla chrześcijan, która wydaje 300-400 obiadów dziennie, oraz dla żydów 500-600 obiadów. Zniszczenie w Grodzieńskim jest nierównomierne, większa własność jednak jest prawie doszczętnie zniszczona.

— Uzbrojenia milicji warszawskiej.

Pisma warszawskie donoszą: Przewlekająca się od kilku miesięcy sprawa zaopatrzenia w broń członków straży obywatelskiej, naraziła bardzo często na przykre spotkania i bezsilnych nieraz wobec przynajmniej uboższych przestępców, zaczyna wchodzić w formy konkretne. Milicja ma otrzymać pałasze mniej więcej tego typu, jaki mają policjanci niemieccy. Część siecznej broni nadeszła, do użytku odesłano dotychczas 500 sztuk, co wypada około 20 sztuk na jeden okręg. Na razie milicjanci, zmieniając posterunki, korzystają z jednego pałasza, niedługo jednak wszyscy członkowie milicji otrzymają broń, pomagając im do pełnienia trudnej służby.

W «Głosie Narodu» znajdujemy następujący opis milicji: Największą sensacją ulicy warszawskiej jest milicjant. Bez przesady rzec można,

że równie ładnie wyglądającej policji nie znajdzie bodaj w Europie. «Agent» paryski jest niezgrabiaszem wobec milicjanta, zandarm włoski wygląda na figurę z operetki, podczas gdy milicjant w swoim skromnym o minimalnej ilości oznak, lecz ogromnie zgrabnym stroju cieszy oko i budzi zaufanie odrazu. Pełni on służbę swoją cicho, sprawnie, ohecho, jak prawdziwy organ społeczny.

— Muzeum m. st. Warszawy.

Zarząd miasta powierzył przerobienie i odnowienie gmachu przy ul. Podwale na pomieszczenie muzeum firmie br. Hornowie i Rupiawicz. W domu powyższym (Nr. 17), do sierpnia roku zesz., mieściło się biuro cyrkulowe policji rosyjskiej. Przed kilku dniami rozpoczęto przebudowę fasady. Tynk obecny zerwano, cały front będzie gruntownie odnowiony. Styl ma być zachowany bez zmiany. Jednocześnie rozpoczęto przeróbki wewnętrzne na pomieszczenie sal muzealnych. Prace te potrwać 2-3 miesiące.

— Z Kielc.

Nędza wśród klasy ubogiej wzrasta z każdym dniem w Kielcach. Zajęli się biednymi prezydent miasta, p. Kozłowiec, i ks. biskup Łosiński. Pan Kozłowiec własnym kosztem zasadził ogroduwinę na nieużytkach podmiejskich, przeznaczając ją dla klasy ubogiej, ks. biskup Łosiński zaś, który po ciężkiej chorobie powoli wraca do zdrowia, kazał obsiać na rzecz biednych zbożem i ogroduwiną znaczny szmat ziemi, przy której w dodatku zarabia wiele kobiet i dźiatwy. Przez cały czas wojny, ks. biskup żywi z własnych funduszy setki biedaków. Co wtorek i środę, ks. kapelan, Ronik, wydaje biednym chleb i różne produkty spożywcze pierwszej potrzeby; z kuchni ks. biskupa korzysta bezpłatnie codziennie do 1.000 osób.

— Zatarg w Kutnie o język niemiecki.

Gazeta Radomska donosi, że sejmik powiatowy w Kutnie odmówił asygnowania 3.000 marek na kursy nauczycielskie, ustanowione przez «landrata». Powodem było wprowadzenie do kursów języka niemieckiego jako przedmiotu, co dzieciom polskim jest niepotrzebne. Obawiano się także, by w następstwie ludzie, władający językiem niemieckim, nie byli forytowani przez władze ze szkoda innych nauczycieli, którzy, w ciągu 6-tygodniowego kursu, bez wątpienia nabyli języka nie opanują. Sejmik prosił «landrata» o zakomunikowanie władzom centralnem opinii ludności, że sprawami szkolnictwa winna kierować Macierz szkolna, do której jedynie ludność ma zaufanie.

— Porachunki niemieckie.

W Grodzieńsku znów rozstrzelano 4 robotników za posiadanie broni.

CHWILA DECYDUJĄCA

Na terenie trwających od lat dwu zapasów, zaszły dwa doniosłe wydarzenia.

Pierwsze z nich to wypowiedzenie wojny Niemcom przez Włochy, czyli, tem samem, silniejsze, nowe stwierdzenie niezachwianej dążności Czwórporozumienia do rozbicia ostatecznego militarysty germańskiego a dalej poważny w następstwa akt, wynikający z istniejących, na ten przypadek, konwencji.

Wtore, to przystąpienie Rumunii do sprawy Aljantów, wypowiedzenie przez tą ostatnią wojny Austro-Węgrom, otwarcie granicy rumuńskiej dla przemarszu wojsk rosyjskich, dążących przeciw Bułgarji.

Dwa te wydarzenia są nie tylko potężnym wzmocnieniem sił, nie tylko ostatecznym chyba, śmiertelnym ciosem dla wszelkich przypuszczeń o możliwościach zakłócenia wojny kompromisem z Niemcami, ale i bodaj pierwszym ogniwem łańcucha wypadków dziwnych, nie przewidywanych przez laików dyplomacji, nie dosięgłych dla powszednich kalkulatorów strategji.

Lawina, utrzymywana z trudem przez przekopy austroniemieckie, zawisa brzemienią nieubłaganą siłą nad monarchjami centralnemi, lada godzina stoczy się, bo stoczyć się musi, rwąc na strzępy gronostaje

trzech mocarstw: Austrii, Niemiec i Turcji.

Wszystko, co dla niektórych miało podotąd zniżyć niepewności, chwiejności losu, znikło. Godzina historycznego wyroku nadchodzi, zbliża się, wybije szybciej może niż wyrachuje lotność myśli ludzkiej.

Wyrok ten zaważy na naszej doli, określi na długie lata, dla kilku może pokoleń, warunki bytu i rozwoju narodowego.

W tej decydującej chwili okolicznością pomyślną dla naszej sprawy jest, że dwa akty doniosłe, znaczące przełom, pochodzą z dwu krajów nam przyjaznych. Rumunja była, i jest po dziś dzień, naszym dobrym i uczciwym sąsiadem. Włochy były zawsze i szczerze nam życzliwe. W rachunku dyplomatycznym sentymenty są lichym czynnikiem, lecz ważnym są zawsze, gdy oparte są o zasady sprawiedliwości, o chęć utrwalenia w Europie długiego pokoju.

Błędem przecież byłoby wielkim na tych jeno przyjaźniach polegać. Lwia część Polski i Polaków, od początku wojny, opowiedziała się za Czwórporozumieniem i, wbrew wszelkim oskarżeniom, podejrzeniom, nakręcaniom faktów, przy Czwórporozumieniu wytrwała, pozostała wierna hasłom Wielkich Demokracji.

I dlatego od Czwórporozumienia Polska spodziewa się, i ma prawo się spodziewać, ziszczenia jeżeli już nie całkowitego «snu» swych czterech ostatnich pokoleń, to przynajmniej takich podstaw zasadniczych, które by, uwolniwszy ją od strasznego przekleństwa podziałów, dały jej podstawy niewzruszone do rozwoju i rozkwitu wolności narodowej, społecznej i państwowej.

Ku poparciu spodziewań atoli trzeba pracy, trzeba skupienia sił, zaniechania uroszczeń partyjnych i trzeba organizacji.

Hasła nigdy nam nie brakło, nawet w godzinie rozpacz. Ideałów również mamy zadość w sercach wyrzniętych. Wszyscy wiemy jednak, czego chcemy a raczej, czego mamy prawo chcieć, czego chcieć mamy obowiązek. Lecz nie wielu, pośród nas, zdaje sobie sprawę, że nie z chęci dźwigają się dzieła, lecz z czynów, ze zrównoważonego, wytrwałego trudu powszedniego.

WIESŁAW SCLAVUS.

— Sprawa polska w Rosji.

«Nowoje Wremia» codziennie niemal porusza obecnie kwestję polską:

«Jedni w dalszym ciągu uważają kwestję polską za kwestję wyłącznie naszą, wewnętrzną, jakgdyby wojna nie nie zmieniła, inni zaś ją uważają za sprawę międzynarodową.

«Nie podzielamy tendencji ani tej ani tamtej strony i sądzimy, że próba rozwiązania kwestji polskiej, z punktu widzenia którejś z ustalonych doktryn prawnych, może doprowadzić do jednego tylko wyniku — zamiany żywej treści stosunków rosyjskopolskich na teoretyczne konstrukcje, które prowadzą do sytuacji bez wyjścia.

« Tymczasem wypadki nagle. Każde nasze nowe powodzenie w Galicji i Polsce wzywa do określenia naszego stosunku do kwestji polskiej na zasadach nie wywołujących nowego komentowania. Odezwie naczelnego Wodza oraz deklaracji Goremykina w Dumie Państwowej należy nadać charakter wyraźny. Nie jest to kwestja akademicka, ale sprawa nagląca polityki realnej.

«Russkija Wiedomosti» oświadcza w artykule wstępnym:

«Z chwilą ustąpienia Sazonowa przekonanie o niezmienności kursu w kwestji polskiej zachowało się wyraźnie. Widocznem stało się, że prowadzona około kwestji tej oddawna walka zawrzała z nową siłą. Zaczęto mówić o odłożeniu spodziewanego aktu, następnie przyszła wieść o zastąpieniu autonomii samorządem miejscowym, sejmowi prawodawczemu — instytucjami ziemskimi. Zamiana zaś przyobiecaną Polakom autonomji na instytucje ziemskie — oznacza prze-pisanie innego znaczenia danym Polakom obiet-

nicom. Czy podobne postępowanie godzi się z honorem i interesami Rosji? Słowa wypowiedzianego w imieniu Rosji w trudnej i odpowiedzialnej chwili — cofnąć nie można. Winno ono być spełnione. Prąd, dążący do zatrzymania spełnienia zobowiązań, usiłuje stworzyć pożądaną atmosferę odpowiednią w drodze zbierania informacji, które mają stwierdzić, że w czasach ostatnich w polskiej opinii społecznej dokonał się zwrot w sensie ciężenia do związku austro-niemieckiego. Próby te napotykały mocne przeciwdziałanie ze strony prasy polskiej i nie okazały również wpływu na stosunek rosyjskiej opinii społecznej do kwestji polskiej.

« Fakt istnienia propagandy austro-filskiej w Polsce nie był tajemnicą dla społeczeństwa rosyjskiego, ale społeczeństwu temu wiadomo doskonale, że propaganda ta nigdy nie napotykała sympatii wśród przeważającej większości ludności Polski.

« Oczywiście, należy wszelkimi siłami walczyć z dążeniami naszych wrogów skierowania Polaków do koryta ich polityki, ale dla takiej walki istnieje jedna tylko droga, wskazana w Odezwie Naczelnego Wodza. Zejdźcie w stronę od tej drogi bądźcie z radością powitane w Berlinie i w Wiedniu. Dla nas byłoby to porażką moralną, dla naszych wrogów niespodziewaniem i wielkim sukcesem politycznym.

UROCZyste PIERWSZE POSIEDZENIE RADY MIEJSKIEJ W WARSZAWIE

Uroczyste otwarcie Rady miejskiej warszawskiej odbyło się dn. 24 lipca.

Uroczyste nabożeństwo w katedrze zostało odprawione przez arcybiskupa metropolitę, ks. Kakowskiego, w asystencji ks. prałata Łyszkowskiego, ks. prob. Chojńskiego, ks. prefekta Szkopowskiego i prałata Kempńskiego. Na chórze grała orkiestra opery, a po nabożeństwie chór wykonał z tow. orkiestry « Boże coś Polskę ». Równocześnie odbyło się nabożeństwo w synagodze.

Około g. 11 przed połud. tłumy zalały plac przed ratuszem, gdzie uformowano dla nadchodzących dostojników i członków rady szpaler. U wejścia, kordon utworzyła młodzież uniwersytecka, witając owacyjnie rektora. Punktualnie o godz. 12 na wieży ratuszowej dał się słyszeć hejnał, czterokrotnie powtórzony na cztery strony świata. Jednocześnie, na wieży ratuszowej, podniósł się i spłynął ponad miasto sztandar biało-amarantowy.

O godz. 12-ej w południe, w sali kolumnowej magistratu, przybranej krzewami i portretami Dekerta, Małachowskiego, Kollataja i Ign. Potockiego — pierwsze uroczyste posiedzenie Rady miejskiej Warszawy rozpoczął podniesieniem przemówieniem prezydent m. st. Warszawy, książę Dzdzisław Lubomirski.

Książę-prezydent oświadczył, że przychodzi do sprawowania rządów gospodarki miejskiej Rada miejska Warszawy. Rozpoczyna pracę nad podniesieniem kultury i dobrobytu mieszkańców stolicy. Rok mija, jak zrzadzeniem wypadków, spadło na nas — mówił książę — brzemie rozłoczenia opieki nad ludnością i miastem stołecznym kraju.

Prezydent ks. Lubomirski odwołuje się do Rady miejskiej o skuteczną pomoc i stwierdza, że stać dziś trzeba twarde na straży interesów kraju i stolicy. Wszystkim nam przyświeca jeden cel, jedno dążenie — dobro powierzzonej nam — mówił książę — ukojonej sprawy na progu nowego wschodzącego życia Polski, niezależnej Ojczyzny.

W zakończeniu książę-prezydent, w imieniu ludności i miasta, złożył hołd pierwszej Radzie miejskiej.

Z kolei zabrał głos przewodniczący Rady miejskiej rektor, dr. Józef Brudziński. — W dłuższym pięknie, przemówieniu rozwinął pogląd na miniony, niekulturalny okres dziejów Warszawy, na znaczenie samorządu w historii rozwoju narodowego i przypomniał w historycznym przeglądzie dzieje samorządu miejskiego w Polsce przedrozbiorowej, podnosząc ideje reformy Sejmu czteroletniego, historię Warszawy od r. 1807, t. j. wprowadzenia reformy wyborczej miejskiej, rozkwit za czasów Królestwa kongresowego, upadek po pogromie 1831 r. aż do czasu reformy Wielopolskiego z r. 1861 i zniesienia zupełnego Rady, po r. 1863, co sprowadziło Warszawę do poziomu zwykłych miast gubernialnych.

« Zebraliśmy się dziś po raz pierwszy od lat wielu, ażeby wspólnie obradować nad gospodarką i czuwać nad rozwojem naszej stolicy. Zadania, jakie nas czekają, można streścić w trzech zasadach: 1) Samorząd miejski musi uczynić zadość wszystkim potrzebom publicznym, nad których zaspokojeniem inicjatywa prywatna nie będzie pracowała, gdyż nie dają one korzyści materialnych; 2) samorząd może przejąć we własną administrację te działy produkcji, które, służąc użyteczności publicznej, są jednak jej źródłem dochodów; 3) samorząd powinien otaczać szczególną opieką ludność uboższą w celu podniesienia jej na wyższy stopień kultury i dobrobytu. Zadania publiczne wielkiego miasta polegają na stworzeniu zdrowych warunków życia fizycznego i moralnego ludności oraz na ułatwieniu procesu produkcji i podziału. W tych zadaniach opieka nad zdrowotnością publiczną obejmuje najszerszy zakres działalności municypalnej.

« O tem wszystkiem radzić będziemy, wysuwając pewne sprawy z inicjatywy własnej, inne przyjmując na wniosek magistratu i władz. Radzić będziemy, wierząc mocno, w ducha twórczym, nie tylko krytycznym, bo chwila jest zbyt poważna, by nawet opozycja mogła się ograniczyć tylko do jałowej krytyki.

« Schodzić się będziemy tu na naradę z uczuciem, o jakim mówi nasz wieszcz: « A człowiek poczciwy, idąc na naradę narodową, pełne ma serce miłości ojczyzny ».

« Nie przeszkadza nam w naradach różnica partyjne, dożyliśmy bowiem chwili, gdy niema wśród nas takich, którzy mówią: « Niech lepiej Polska leży w niewoli, niż gdyby zbudzić się miała według demokracji ». Dożyliśmy bowiem chwili, gdyśmy zrozumieli, że « zasiewać trzeba miłość Ojczyzny i ducha poświęcenia, a wyrosnie Rzeczpospolita wielka i potężna ».

« Przy ostatnich słowach, wypowiedzianych z silniejszym akcentem, rozległa się burza oklasków. Radni wstają ze swych miejsc. Rozlegają się okrzyki: « Niech żyje Polska! »

Następnie, po przemówieniu rektora prof. Brudzińskiego, radca, Dr. Babiński, odczytał tekst deklaracji zbiorowej wszystkich grup, wchodzących do Rady miejskiej:

Deklaracja ta brzmi dosłownie:

« W chwili olbrzymiego napięcia wojny obecnej, która zwała na naród polski brzemie klęsk materialnych, ale jednocześnie otworzyła przed nim widoki odbudowania własnego państwa, powołany został do życia samorząd stołeczny miasta Warszawy. Odczuwając powagę chwili historycznej, tak wielkie w narodzie budzącej nadzieje, My, pierwsza Rada miejska Stolicy Polskiej, utworzona w przeważnej większości swojej w drodze dobrowolnego patriotycznego porozumienia się różnych warstw i odłamów społecznych oraz różnych kierunków politycznych, składamy, na pierwszym uroczystym zebraniu naszym, następujące oświadczenie:

« Do gospodarczej i kulturalnej działalności powołani, siły i umiejętności nasze ku temu wyteżymy, aby gospodarstwo i kulturę Warszawy w duchu narodowym i na podstawie równoprawienia obywatelskiego podźwignąć, aby klęski i ciężary, jakie wojna miastu przyniosła i jeszcze przynieść może — złagodzić, przedewszystkiem zaś, aby ludność pracującą, tak ciężko przez wojnę dotkniętą, materialnie i moralnie ratować. Te prace nasze pełnić będziemy w rozumieniu, że samorząd Warszawy jest pierwszym krokiem do odbudowy Państwa Polskiego. Niepodległe Państwo Polskie, wyposażone w organy i środki, niezależność jego wyrażające i zabezpieczające — oto cel najwyższy dawnych i obecnych wysiłków Narodu Polskiego. Oto i nasz święty cel, do którego dążymy. W przekonaniu, że wojna obecna cel ten ziści, składamy hołd wiernym synom Ojczyzny, którzy, od półtora wieku, przelewali i przelewają krew za wolność i niepodległość Polski. »

— Skład Zarządu miasta Warszawy.

Dla ścisłości i jasności, zaznaczamy, w skróceniu, następujące szczegóły, dotyczące nowego Zarządu miasta Warszawy.

W myśl ordynacji miejskiej, magistrat Warszawy składa się z prezydenta miasta jako przewodniczącego, 2 burmistrzów, jako zastępców, oraz 14 rajców, piastujących urząd honorowo. Prezydentem mianowano, jak wiadomo, Dzdzisława ks. Lubomirskiego. Zastępcą prezydenta i pierwszym burmistrzem inż. Piotra Drzewieckiego. Stanowisko drugiego burmistrza ma objąć p. Zygmunt Chmielewski.

Z władz imiennie dotychczas znanych dodać należy, iż przewodniczącym Rady miejskiej

mianowano dr. Józefa Brudzińskiego, rektora uniwersytetu. Wybory 2 zastępców przewodniczącego oraz 12 ławników, czyli rajców, odbędą się na drugim posiedzeniu Rady. Ławników wybiera się na zasadzie głosowania proporcjonalnego, wybór ten jednak przeprowadzony będzie uprzednio przez porozumienie się co do kandydatur. Nazwiska kandydatów są już upatrzone.

Na miejsce ławników, wybranych z pośród członków Rady do magistratu, wejdą do Rady zastępcy według zasady kolejności, czyli każde opróżnione miejsce zajmie pierwszy zastępca z danej kurji.

Cały zatem nowy zarząd miasta stanowić będą: prezydent, 2 burmistrzów, 12 ławników oraz 6 przedstawicieli oddzielnych gałęzi zarządu miasta, których mianuje prezydent, mianowicie: naczelnik milicji, skarbnik, syndyk miasta (radca prawny), kierownik wydziału budowlanego, kierownik wydziału sanitarnego i kierownik wydziału szkolnego.

LIST DO P. MILUKOWA

B. poseł do Izby, H. Dymsha,
wystosował do przywódcy
« kadetów » list następujący.

Wielce Szanowny
Piotrze Mikołajewiczu

Z listu otwartego p. Piltza i artykułu pomieszczonego w *Nowym Kurjerze* my, Polacy, dowiadujemy się, że partja wolności ludu pragnie nas obdarzyć opracowanym przez nią projektem autonomji Polski.

Biurokratyczne pojmowanie rzeczy nie powinno być cechą tak liberalnej partji jak kadetka i dziwię się, że Szanowny Pan nie zastanowił się, że właśnie cechą biurokratyczną jest narzucanie innym swoich poglądów i okazywanie braku zaufania — cechą zaś prawdziwego liberalizmu zaufanie dla innych. My Polacy mamy za sobą zbyt długą historję i dosyć tradycji ofiarnej pracy społecznej byśmy nie byli w stanie sami opracować formę odpowiednią dla siebie rządu — formę jaką potrafi zaspokoić nasze kulturalne, ekonomiczne i narodowe potrzeby. My Polacy pragniemy jednego: dajcie nam swobodę działania i wolność a potrafiemy urządzić się u siebie — to nasze słuszne życzenie.

Wszelkie urządzanie Polski, bez udziału Polaków i ich zgody, jest aktem przemocy.

Przyjm Sz. P. w. sz. i pow.
Henryk Dymsha
b. członek II-iej Dumy.

◊ P. Gabriel Séailles i kwestja polska.

Do szeregu francuskich działaczy, którzy, od wybuchu wojny, najwięcej sympatji i przyjaźni okazali Polsce, należy bezwątpienia p. Gabriel Séailles. Broszura jego w szczególności, wydana w ostatnich czasach, przez *Ligę Praw Człowieka* przynosi mu nie tylko zaszczyt, ale należy do najpiękniejszych, najgodniejszych uznania wystąpień w naszej obronie.

I stąd imię p. Gabriela Séailles'a zastywa wśród nas, o czem zapewne on sam nie wie, wielkiego miaru i stąd dwakroć boleśniej musi być dla każdego niezależnego Polaka, że oto, ze strony tegoż właśnie p. Séailles'a, spotkało nas bardzo niesprawiedliwe i bardzo ciężkie oskarżenie, i oskarżenie będące w istocie dziełem jakichś lekkomyślnych, niełojalnych-informatorów.

Dlatego ostatniego względu, kwestję tę załatwiamy po polsku, ileż musimy wierzyć, iż p. Séailles był poprostu wprowadzony w błąd.

Owóż, w niezmiernie poczytnym czasopiśmie « *La Dépêche de Toulouse* », ukazał się artykuł p. Séailles'a o kwestji żydowskiej w Polsce, artykuł na ogół słaby, świadczący, że tej ważnej, doniosłej, drażliwej kwestji autor nie zna gruntownie, że; jeżeli wie coś o winach to nie zna win obustronnych i obustronnych błędów. I artykuł ten ostatecznie byłby powiększył szereg powierzchownych dociekań, nie liczących się bynajmniej, ani z oświadczeniami w sprawie żydowskiej grup miarodajnych polskich, ani z deklaracją żydów galicyjskich ani z pomyślnymi wskazaniami, które świadczy, że i ten cieniutki wyrósł z niewoli, z obcych nakazów, z polityki judzenia przeciwko sobie podwładnych żywiół.

Aliści, w artykule p. Séailles'a, ukazał się taki kwiatek « Pewien człowiek oplakany, Dmowski, założył partję narodowo-demokratyczną, narodową dlatego, że zdradził ojczyznę, demokratyczną, dlatego że zaprzecza wszelkim zasadom

demokratycznym i nie ma żadnego innego programu poza walką z żydami ».

Innymi słowy, p. Séailles twierdzi, że w Polsce powstało całe stronnictwo polityczne Narodowo-Demokratyczne jedynie dlatego, aby wydać wojnę żydom! I oto p. Séailles, nie mający pojęcia ani o Narodowej Demokracji ani o Romanie Dmowskim wyobrażenia, szkaluje stronnictwo polskie i szkaluje człowieka. Całe społeczeństwo ponieważ, bo mu ktoś tak podpowiedział, bo głupstwo podobne ktoś podszeptnął.

Oddawna nawykliśmy uniewinniać ślepy miecz. Więc jeno ubolewać musimy nad tymi, którzy, mając posłuch u p. Séailles'a, podobnymi wojują oszczerstwami. A przecież jegomościowi ci winni by nareszcie pojąć, że nawet różnica przekonań nie zezwala na uciekanie się do tak złych, niemoralnych środków walki, że podobna walka wywołuje wręcz odmienny skutek, oburza bowiem nie tylko stronnictwo Narodowo-Demokratyczne, lecz i ludzi stronnictwa, stojących po za szeregami tego stronnictwa.

Jako czasopismo, które, odnośnie kwestji żydowskiej w Polsce, opowiedziało się wielokrotnie za rozstrzygnięciem jej w duchu praw człowieka i obywatela, jako czasopismo wolne od partyjnego zabarwienia, wyrażamy ubolewanie z powodu lekkomyślnego odezwania się p. Séailles'a, który uchybił działaczowi polskiemu w sposób bezprzykładny i który jedno ze stronnictw politycznych polskich i to, które spowodowało wypowiedzenie się szwajcarskich grup w sprawie żydowskiej, obraził i który, nakonieć, zarzucił społeczeństwu polskiemu, jakoby było zdolne wytwarzać stronnictwa, których celem miałyby być walka z żydami!

Obecześnie stwierdzamy, że, ponieważ broszura p. Séailles'a ukazała się w kilku tysiącach egzemplarzy i ponieważ broszury takie francuskie czytają zazwyczaj i przedewszystkiem Polacy a artykuł w «Dépêche» dochodzi rąk stu tysięcznego tłumu, czytelników francuskich, przeto zaiste wielką jest krzywda, którą nam Przyjaciel Polski wyrządził.

Wyrządził ją zapewne nieświadomie, wprowadzony w błąd i to jedno może go tłumaczyć chyba.

ś. p.

JAN KWIATKOWSKI

Wolontariusz polski, poległ na polu chwały w dniu 9 lipca, 1916 roku.

Do szeregu poległych w bitwach, nad rzeką Somme, Żołnierzy-Polaków przybywa jeszcze jeden. Otrzymałmyś wiadomienie urzędowe o zgonie na polu bitwy ś. p. Jana Kwiatkowskiego, Wolontariusza, znanego ze swego do wojaczki zapału Żołnierza, dzielnego towarzysza broni, szczerzego Polaka. ś. p. Jan Kwiatkowski był rodem z Królestwa, do Paryża przybył, na krótko przed wybuchem wojny, do Wolontariuszów zaciągnął się był, w sierpniu 1914 roku, brał udział w wielu bitwach i potyczkach. Jan Kwiatkowski poległ w pobliżu Dompierre,

Cześć Jego pamięci.

NA STANOWISKU

Pod tym tytułem «Dziennik Kijowski» zamieścił list dwu żołnierzy-Rosjan, pp. A. Lenza i L. Szczepkina, list nadesłany z frontu do Redakcji pomienionego czasopisma i napisany po rosyjsku :

« Prosimy o łaskawe umieszczenie, na łamach szanownego Waszego pisma, następującego epizodu z życia spokojnych mieszkańców, pozostałych na pozycjach czołowych.

« Biorąc udział w ostatniej bitwie w m. Radziwiłowie, byliśmy mimowolnymi widzami obrazu, który poruszył do głębi nas, zwyczajnych wszystkich okropności wojny.

« Przedostając się z jednego końca miasteczka na drugi, w jednym z zaułków, na linii ognia, zobaczyliśmy dwie kobiety, które, jak się okazało, pozostały na miejscu, aby strzedz swego mienia, podczas gdy reszta mieszkańców z lamentem i krzykiem rozpaczy uciekała.

« W morzu płomieni, roznieconych przez nieprzyjacielskie pociski i przerywanych wicherem na plac miasteczka, wśród pękających szrapneli, świstu kul i jęków rannych — dwie bohaterki, które postanowiły umrzeć albo uratować swoje gniazda, ratowały je ze spokojem, rzadkim nawet u mężczyzn. Była to istna walka pigmejów z olbrzymem. Jedna z kobiet, narażając się co chwila na śmierć od kul lub pękających pocisków, obchodziła dom dokoła, oblewając go wodą, którą trzeba było czerpać ze studni obok płonącego budynku, mimo silny żar płomieni i niebezpieczeństwo wobec walących się ścian. Wkrótce studnię zawałyły padające belki i po wodę trzeba było biegać o wiele dalej. Mimo to nieustraszona kobieta nosiła dalej wodę i podawała ją swojej chorej siostrze, która była na dachu. Żołnierze, widząc usiłowania dzielnych kobiet przyszli im z pomocą i gniazdo ich ocalało, podczas gdy otaczające domy stały się pastwą płomieni. Ostał się domek, podziurawiony kulami i przedrzeczony sad przy nim. Mężne kobiety wyszły bez szwanku, jedna z nich została tylko kontuzjowana skutkiem wybuchu sześciociałowego pocisku.

« Na namowy porzucenia domu i wycofania się z linii ognia, odpowiadały stale : « Póki nasz dom — wspomnienie naszego dzieciństwa stoi cały, póty go nie rzucimy ». I do dziś tam czuwają nad swoim gniazdem.

« Mimo wszystkie okropności wojny współczesnej, których byliśmy świadkami, biorąc udział w walkach na różnych frontach, nie spotkaliśmy nigdzie tak wzruszającej, a zarazem mężnej walki kobiet z jej klęską. Bohaterstwo ich jest godne podziwu, jako wynik ich świadomości i mocy ducha.

« Polacy — mówiły nam te dzielne kobiety — którzy potracili swoje prastare gniazda, zburzone przez wrogów, powinni starać się wszelkimi siłami o zachowanie ich wszędzie, gdzie pozostały, i one — jako Polki — spełniły swoją powinność.

« Niechże, za pośrednictwem Waszego szanownego pisma, dowiedzą się kobiety polskie o nieznanych cichych bohaterstwach ich rodaczek na pozycjach bojowych.

« Towarzysze boju — artylerzyści. »

OFIARY

— Dla Żołnierzy-Polaków.

WPP : Konstant Kubicki, 3 fr. 50 cent. ; — St. Oderfeld, Wolontariusz, 30 fr. ; — księstwo Aleksandrostwo Sapiehowie, 100 fr. ; — pani Benoit, 8 fr. ; — A. Rubinstein, 10 fr. ; — Dochód z Koncertu w St. Castes, urządzonego przez panią Noiret, za pośrednictwem prof. Adolfa Ducruet, 205 fr. 70 cent. ; — Stanisław Ostrowski, 3 fr. Razem nadesłano 360 fr. 20 cent. Łącznie z ogłoszonymi w numerze 35 « Polonii » (17.293 fr. 10 cent.) zebrano gotówką dla Żołnierzy-Polaków do dyspozycji Komitetu Rannych 17.653 fr. 30 cent.

« Ostatnie chwile życia Marjana Himnera.

Od p. Janusza Herlaine'a otrzymujemy pismo, komunikujące nam szczegóły ostatnich chwil młodego uczonego polskiego, Wolontariusza, Bajończyka, ś. p. Marjana Himnera :

« W dniu 21 lipca, otrzymawszy urlop jednodniowy, ś. p. Marjan Himner przybył ostatnim pociągiem do Puyô, skąd przybył pieszo do Sallies (7 kilometrów) o 11 wieczorem, aby się z nami pożegnać, spodziewał się bowiem wysłania na front. Rozmawialiśmy do późna w nocy. Opowiadał nam o śmierci kolegi swego i sąsiada po łóżku, który, spadając, rozprysnął się do tego stopnia, iż czaszki złożyć nie było można. Śmierć ta, jak mówił, wywarła na nim silne wrażenie. Z 20 na 21, miał w nocy widzenia, którym się opędić nie mógł. Noc z dnia 21 na 22 przespał na moim łóżku, w mojej pracowni. Znow miał wizje. Odprowadziłem go rano, 22, do Puô i tam pożegnałem, jak się okazuje, na śmierć, gdyż tego samego dnia spadł, jak zaznaczył zatrzymany przez wstrząśnienie zegarek, o godzinie 5 minut 55 po południu. Spadł razem

ze swym mechanikiem, Annamitą. Dnia 24 zwłoki ś. p. Himnera, z honorami wojskowymi, odprowadzono na cmentarz w Pau. Na mogile zatknięto krzyż z nadpisem, wskazującym datę śmierci, nazwisko i wiek zmarłego. Na krzyżu zawieszono dwa wieniec urzędowe a na mogile postawiono kwiat w doniczce. Naprzeciw mogiły Himnera, spoczywa towarzysz jego, Annamita. Obie mogiły znajdują się w części cmentarza, przeznaczonej dla poległych za ojczyznę.

« Będę miał nad nagrobkiem Jego pieczę. Jeżeli « Polonia » miała coś odpowiedniego do umieszczenia na krzyżu, co by narodowość ś. p. Himnera zaznaczyło, jak to uczyniono na mogile Annamity, chętnie bym się tem zajął. »

W odpowiedzi na to zapytanie, pośpieszamy zawiadomić Szanownego Rodaka, iż uczyniliśmy już zasadnicze w tej mierze przedstawienie i, na najbliższym posiedzeniu Komitetu Rannych, spodziewamy się uzyskać natychmiastową uchwałę, aby tenże przyjął na się obowiązek nadania trwałej pamiątki tym mogiłom Wolontariuszów, które nie przepadły w zamęcie wojny.

KRONIKA PARYSKA

« Wiadomości Żołnierskie.

Stanisław Naturski, Wolontariusz, sierżant bataljonu strzelców alpejskich, został po raz wtóry cytowany w rozkazie dziennym i otrzymał awans na adjutanta. Adjutant Naturski przebywał na kilkodniowym urlopie w Paryżu.

Sierżant żuawów, Mieczysław Rodzyński, powrócił całkowicie do zdrowia.

Prokurator Tomasz, wolontariusz, Polak, odznaczony Krzyżem wojny, przybył na urlop kilkodniowy do Paryża.

Rewsztyński Włodzimierz, wolontariusz, obecnie w 3 pułku żuawów, ranny w dniu 9 czerwca pod Verdun, przebywał na urlopie w Paryżu.

Tyszkowski Antoni, Wolontariusz, rodem z Warszawy, który zaciągnął się był do wojska w Marsylii, w dniu 16 marca 1915 roku, a ostatnio służył w 131 pułku piechoty, ranny ciężko w prawą rękę w dniu 1 lutego r. b., w Argonnie, został zreformowany, w dniu 25 sierpnia, z pensją 600 fr. rocznie i przedstawiony do Medalu wojkowego i Krzyża wojny.

Baryła Franciszek, Wolontariusz, Bajończyk, kapral 253 pułku, bawił na kilkodniowym urlopie w Paryżu.

Juljusz Witkowski, Wolontariusz, przybył na urlop kilkodniowy do Paryża.

Wolontariusze Sokołowski i Kowalczyk zostali ranni w Marokku. Ten ostatni ciężko.

Eugenjusz Koźliński, lekarz-kapitan armji serbskiej, szef ambulansu w Waljewie, przydzielony do służby sanitarnej wojskowej w Tunisie, otrzymał francuski medal srebrny « epidemji ». (Journ. Offic. z dnia 27 sierpnia, 1916 r.)

« Zaszczytne odznaczenie.

Roman Dmowski, który w Uniwersytecie w Cambridge wygłosił szereg wykładów o Polsce w ciągu ubiegłego miesiąca sierpnia, został mianowany doktorem praw *honoris causa*.

« Zebranie stowarzyszenia Pracującej Kolonji.

Wydział stowarzyszenia podatkowego Pracującej Kolonji komunikuje nam, iż zebranie Członków odbędzie się w niedzielę, dnia 3 września, o godzinie 3 po południu, w sali Colarossi.

« Dary.

W tygodniu ubiegłym, znaczniejsze dary na cele publiczne otrzymaliśmy, dla Żołnierzy-Polaków, od księstwa Aleksandrostwa Sapiehow, 100 fr., oraz 205 fr. 70 cent. z koncertu polskiego, urządzonego w St. Castes przez panią Noiret-Bojemską, pod przewodnictwem prof. Adolfa Ducruet, sprawozdanie szczegółowe z tej niezmiernie udanej manifestacji artystycznej, imieniu Polski poświęconej, zamieszczamy w dziale francuskim « Polonii ». Tu, uważamy sobie za obowiązek wyrazić szczerze podziękowanie energicznej a nieustraszonej Organizatorce, pani Noiret-Bojemskiej.



Odznaki polskie.

Wydaliśmy odznaki polskie, przedstawiające, na amarantowej emalii, orla białego emalowanego, oznaczonego złoceniami i złotą koroną ponad tarczą oraz nadpisem złotym na amarantowej wstędze: « Vive la Pologne. » Całość przedstawia się nie tylko ozdobnie, lecz wyróżnia starannością wykonania od wszelkich tego rodzaju odznak. Odznakę tę winni nosić wszyscy Rodacy bez różnicy płci i wieku, jako symbol jedności i znajomości polskości.

Piękne te odznaki są do nabycia w Administracji « Polonii » po 2 fr. 50 cent. za sztukę. Wysła się je franko, za zaliczeniem lub nadesłaniem należności w markach pocztowych.

Wszyscy roczni, półroczni i kwartalni prenumeratorzy **POLONII**, abonament których skończył się z dniem pierwszym września, proszeni są o wniesienie zawczasu przedpłaty, a to celem uniknięcia przerwy w odbieraniu naszego czasopisma.

ODPOWIEDZI REDAKCJI

Panu C. F. M. emigrantowi. Jest SzPan przez tego informatora, zwolennika austroniemców, fałszywie poinformowany. Aby mieć pojęcie o drożyznie w Warszawie należy ceny dzisiejsze, warszawskie, porównać z cenami z przed wojny a nie mierzyć je skalą Paryża... W Paryżu wyrobnik z łatwością zarabia 5 fr., w Warszawie za tę samą pracę pobiera od 60 kop. do 1 rub. 20 kop., w przecięciu mniej niż połowę. W Warszawie wynagrodzenie dostawcy biuralisty, handlowca, subiekta już zaczyna się od 100 rubli. Przy stu rublach nazywało się, iż mały urzędnik może utrzymać rodzinę i istotnie ją utrzymywał, przed wojną, na poziomie względnego dobrobytu, we Francji podobne wynagrodzenie, poczytywane za możliwe do wyżycia dla tych samych urzędników, zaczyna się od 400 i 500 franków! Niech więc SzPan nie mierzy ceny szynki w Warszawie 3 rublami za funt w porównaniu z ceną jej w Nowym-Yorku, bo w Nowym-Yorku zwykły robotnik ma 2 i 3 dolary dziennie, lecz zapamięta, że, przed wojną, szynka w Warszawie kosztowała tylko 60 kop., czyli obecnie kosztuje pięć razy drożej. Wiemy o tem, że tu, po Paryżu, ciągle kursują fabrykowane na miejscu, « uspakajające wiadomości » co do tego, co się w Polsce dzieje. Łatwo więc uciszyć swój niepokój o blizkich. Kto jednak zdaje sobie sprawę z zupełnego ustania przemysłu, z niedoli płynącej ze zniszczenia fabryk, z braku zarobku i z nędzy panującej, nie tylko wskutek ruiny kraju ale i z braku możności zapracowania na chleb, tego te wiadomości przejmą uczciwą trwogą.

Panu A.K. i M.W. Dziękujemy za nadesłanie nam egzemplarza tego czasopisma szwajcarskiego, z artykułem, który nie uszedł naszej uwagi a który, w drugiej części, w zupełności potwierdza nasze poglądy w tej mierze. Niestety, nie mamy żadnego środka na nieopatrzników, którzy dostarczają przeciwko nam samym argumentów wrogim nam żywiołom. Nie zamieścimy, bo napomnienie nic nie pomoże a raczej tylko podrażni i rozdrażni. Dlaczego to wydawnictwo milczy w tak ważnej chwili, nie wiemy. Zapewne dlatego, że nie wie, co rzec. Protestu SzPanów mu nie przesłaliśmy, bo pośrednictwo takie nam nie odpowiada.

Śpieszcie nabyć nasze **Album Żołnierzy-Polaków** w armii francuskiej, — nie ociągajcie się, ileż egzemplarze zaczynają topnieć w oczach.

Tymczasem « **Album** » wysyłamy **franko 4 fr. 30 cent.** Na miejscu, w Administracji, lub w księgarniach kosztuje **jeszcze 4 franki.**

Panu Al. — Z.O. Daje nam SzPan za wzór Czechów paryskich, którzy wyprawili znów szalony telegram polityczny i zapytuje nas SzPan, dlaczego myśmy tego nie uczynili! Oczywiście, nie dlatego, aby nam brakło powagi prof. Massaryka, lecz dlatego, że posiadamy za wielki szacunek dla pojęcia o prawie reprezentacyjnym. Kwestja czeska nadto jest pod tym względem prostą i jasną. Gromadka Czechów na obczyźnie prowadzi politykę, jaką uważa za pożyteczną. i nikt z tej gromadki protestu nie zakłada, rozumiejąc, że z tej polityki może wypaść zawsze zysk bez względu na wypadki i układ stosunków krajowych. Czesi nadto mają tylko jednego przeciwnika. I my jesteśmy zdania, że my, Polacy, możemy się wiele nauczyć od zimnej krwi i zabiegliwości czeskiej, lecz, niestety, te dwie zalety są poniekąd wrodzone więc trudne do nabycia. Twarda szkoła umiała je wdrożyć i u nas Poznańczykom. I stąd może, w mniemaniu wielu z nas, Poznańczycy, w tej przełomowej chwili, nie nie robią... Chyła głowę przed pruską przemocą i nie o nich nie słyhać! Przyjdzie czas, że to mniemanie zasnę dziennej niespodzianki. Dziękujemy serdecznie za wyrazy przychylności i za słowa uznania.

VITTEL GRANDE SOURCE

poleca się cierpiącym na:
**ARTRETYZM — SKLEROZĘ
REUMATYZM — PODAGRĘ**

Dr. COLONNA-WALEWSKI, Ordynuje w Vichy, Villa Céline, 11, rue Jean-Joseph-Givovis, od 1 do 4 pp.

Zakład Kuśnierski ABUSCH FRÈRES
Hurtowny i Detaliczny. 30, rue du Faubourg-Przerabianie Reparacje Montmartre. PARIS

ZREFORMOWANY WOLONTARJUSZ znający języki polski, rosyjski, angielski, francuski i niemiecki; dyplom akademii handlowej, poszukuje tłumaczeń i lekcji wieczornych. Wiadomość M. T. Administracja « Polonii ».

BANQUE FRANÇAISE
pour le Commerce et l'Industrie
17, rue Scribe, 17, Paris.

Otwiera rachunki bieżące i przyjmuje wkłady od wszystkich Polaków, bez względu na zabór, z którego pochodzą.

Wykonuje zlecenia na zakup *Bons ou Obligations de la Défense Nationale; Bons Municipaux* i wszelkich papierów wartościowych.

Udziela niezbędnych w tej mierze informacji, ułatwia formalności.

M. ALTMAN ZEGARMISTRZ wykonuje wszelkie zamówienia, reparaacje dla Polaków po cenach znizonych.
58, rue Caulaincourt.

J. HAŁAS TAILLEUR POUR HOMMES
21, Faubourg Saint-Honoré
PARIS

Bronzy do oświetlenia elektrycznego
GAZOWE LAMPY — INSTALACJE
A. BOUILLON
112, Boulevard de Belleville, 112 — PARIS

JÓZEF FREUNDLICH KUŚNIERZ
5, rue de Provence, 5

NICEA dostawia umeblowane pokoje z całodziennym utrzymaniem; parter, centralne ogrzewanie, kąpiel, ogród, strona południowa, dom polski, opieka w razie zyczenia. Po 6 fr., 7 fr., i 9 fr. dziennie, wszystko. Zgłaszać się do p. Zofji Detloff, 47, rue de la Buffa, Nice.

MAGAZYN KUŚNIERSKI

CHARLES
39, rue de Moscou, 39
Pierwszorzędne modele paryskie
Ceny Umiarkowane

BIENENFELD JACQUES
KUPUJE: PERLY, — DROGIE KAMIEŃ
— BIŻUTERIE OKAZYJNE —
PARYŻ, 62, rue Lafayette, 62
Téléph: CENTRAL, 90-10
MADRYD, 11 & 12, Puerta del Sol

ANTIQUITÉS ET OBJETS D'ART

J. BAUER
ACHAT — VENTE — ÉCHANGE
37, rue des Martyrs — PARIS

L. GUTTMAN
REPARACJE I PRZERABIANIE FUTER
82, rue du Faubourg-Saint-Denis, 82. — Paris.

DENTS SOINS, POSE et REPARATIONS
de SUITE, Broch. gratis et franco.
Louvre Dentaire 73, Rue Rivoli
Face Samaritaine.

• FUTRA — WYROBY FUTRZANE •
REPARACJE — PRZERÓBK
S. BESTER
• 4, rue Richer, 4 — PARIS •

MARCELI BARASZ wydawnictwo kart pocztowych, bromowych — studjów akademickich; próby wysyła za zaliczeniem.
35, RUE EUGÈNE-CARRIÈRE, PARIS

FUTRA HENRI HUT
66, rue de Provence, 66

WIELKIE ZAKŁADY — OGRODNICZE —
(Właściciel: **Edm. DENIZOT**)
polecają:
WSZELKIE DRZEWA OWOCOWE,
OZDOBNE, FORMOWANE, etc.
Cenniki na żądanie darmo i oplatnie
Adres: **E. DENIZOT**
Grandes Pépinières — MEAUX
(Seine-et-Marne)

FOURRURES & PELLETERIES
E. FISCH
48, rue Grenéta — PARIS

Librairie GARNIER Frères
6, Rue des Saints-Pères, Paris (VII°)
Słownik Francusko-Polski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32° . . . 2 fr.
Słownik Polsko-Francuski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32° . . . 2 fr.
Dwa wymienione słowniki, oprawne w jeden tom, w skórę miękką, ciętą . . . 4 fr. 50 cent.
Wysła się franko za przekazem pocztowym.
Do nabycia we wszystkich księgarniach i w Administracji « Polonii ».

LE GÉRANT: P. NEVEU
PARIS. — IMP. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES.